AGNES RAVATN

LES INVITÉS

roman traduit du néo-norvégien
par Terje Sinding



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un couple désabusé est invité à passer une semaine dans une maison de vacances somptueuse au cœur de l'archipel d'Oslo. Un tel décor, promesse de sérénité et de repos, semble offrir la parenthèse rêvée. Mais sous les reflets scintillants de l'eau et derrière les parois lisses de l'architecture ultramoderne, une tension sourde s'installe. Rongée par une jalousie dévorante envers la propriétaire des lieux – un modèle de réussite éclatante qui la hante depuis l'enfance –, Karin est incapable de profiter de ce répit loin d'un quotidien dont elle méprise secrètement la médiocrité. Lorsqu'elle rencontre les voisins, un couple d'écrivains célèbres, elle se laisse aller à un petit mensonge anodin. Mais elle s'empêtre rapidement dans une spirale de dissimulation qui réveille en elle un gouffre existentiel. L'envie et le désir de reconnaissance se transforment en obsession.

Orfèvre de l'observation psychologique, Agnes Ravatn tisse un huis clos magistral où le vrai et le faux s'entrelacent en une danse macabre. Dans une société obnubilée par la réussite et la tyrannie des apparences, que se passe-t-il lorsque les masques tombent ?

Née en 1983, Agnes Ravatn est une auteure et chroniqueuse norvégienne. Son deuxième roman, Le Tribunal des oiseaux *(Actes Sud, 2023) – récompensé par un English PEN Award, sélectionné pour le Dublin Literary Award ainsi que le Fresh Talent par WH Smith –, lui a valu une reconnaissance internationale. Son œuvre est traduite dans une vingtaine de langues.*

Photographie de couverture : © Ole Marius Joergensen

ACTES SUD
www.actes-sud.fr

LES INVITÉS

"Lettres scandinaves"

DU MÊME AUTEUR

LE TRIBUNAL DES OISEAUX, Actes Sud, 2023 ; Babel n° 2012.

Ouvrage traduit avec le concours de NORLA

NORLA
Norwegian
Literature Abroad

Titre original :
Gjestene
Éditeur original :
Samlaget, Oslo
© Agnes Ravatn, 2022
Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2025
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-20649-9

AGNES RAVATN

Les Invités

roman traduit du néo-norvégien
par Terje Sinding

ACTES SUD

À chaque tournant, les signes se multipliaient : nous entrions dans la zone la plus chic de la côte, peuplée de gens à l'élégance décontractée et au bronzage impeccable. Parmi leurs SUV électriques noirs, notre camionnette orange paraissait clownesque.

Au bout d'un moment, nous bifurquâmes sur une route en terre battue. Le chemin se termina abruptement devant un gros monticule.

— C'est ici ? demanda Kai en coupant le contact.

Levant la tête du GPS de mon téléphone, je regardai autour de moi. Nous étions au pays des rochers polis par la mer depuis plus de douze mille ans.

— Je suppose que oui.

En réalité, nous n'avions pas tellement envie de profiter de ce chalet. Pour une fois, mes beaux-parents avaient invité les garçons chez eux, et Kai avait pris une semaine de congé. J'avais l'intention de m'occuper du jardin, et Kai

devait enfin nous construire une terrasse, dix ans après l'achat de la maison.

Je n'aimais pas la côte, je le savais depuis toujours. J'étais trop peu sûre de moi pour m'y sentir bien ; trop tendue, trop gênée par mon corps et mes vêtements. Aurais-je été plus à l'aise dans les vêtements de quelqu'un d'autre ? Je n'en étais pas certaine.

Kai, en revanche, avait de grandes facultés d'adaptation.

Quand je lui avais appris que nous partions à la mer au lieu de jardiner et de bricoler, et qu'en plus je lui avais trouvé du travail, il avait accueilli la nouvelle avec un vague étonnement.

— Ce sont des vacances rémunérées, lui avais-je dit en lui montrant le chalet sur mon iPad.

Un toit gris, surgissant entre les rochers lisses et la maigre végétation. En zoomant, on distinguait les bancs entourant la grosse table en pierre de la terrasse.

— Certains sont obligés de travailler pendant ce que tu appelles des vacances, avait-il répondu.

— Regarde ! C'est quasiment les pieds dans l'eau, et le chalet est complètement isolé !

— Mais enfin, Karin, nous étions bien d'accord pour…

Il s'arrêta net quand je zoomai sur le bateau blanc. Dans sa tête, il était déjà en train de dresser la liste du matériel de pêche qu'il avait désormais un prétexte pour acheter.

Kai était ainsi : capable de voir le bon côté de n'importe quelle situation. Contrairement à moi, ce qu'il ne manquait jamais de me faire remarquer.

Transportant nos bagages – le sac marin en toile de Kai et ma valise à roulettes malcommode et ridicule –, nous parcourûmes un sentier serpentant entre les touffes d'herbe rêche et les œillets des sables. Devant nous, les rochers nus et lisses se succédaient par vagues. Avec leurs nuances de rose et d'orange, ils étaient doux à regarder et semblaient presque souples sous nos pieds. Jamais je n'avais vu de tels rochers, sauf en photo.

En contrebas s'étalait ce qui devait être le Skagerrak. Cette étendue d'eau, était-ce une mer ou un océan ? J'ignorais quel terme il fallait utiliser.

Je m'arrêtai.

— Quel dommage, dis-je en secouant la tête. Dynamiter ce paysage vierge pour construire un chalet de milliardaire.

Kai me dévisagea.

— Je ne crois pas qu'on ait eu besoin de dynamite.

— Je parle d'une manière générale, répondis-je en avançant cahin-caha avec ma valise.

À mesure que nous nous approchions de la propriété d'Iris Vilden, j'éprouvais un malaise grandissant. Je regardai autour de moi. Une brise douce et iodée, les inévitables cris des mouettes, mais pas le moindre chalet. D'après le point bleu de mon téléphone, nous devions pourtant être tout près. Je me dis qu'on nous avait peut-être fait une blague. Le chalet n'existait pas, Iris était sans doute en train de rigoler dans son coin. Puis j'entendis Kai crier :

— Ici !

Il se tenait debout sur un rocher, à une dizaine de mètres de moi. En le rejoignant, je découvris une construction parfaitement adaptée au terrain, située dans une dépression naturelle entre deux monticules arrondis. Protégée par cinq petits arbres battus par les vents, elle n'était visible que depuis cet endroit.

— Eh ben ! dit Kai à voix basse quand nous descendîmes les marches en béton.

Le chalet n'était pas aussi prétentieux et vulgaire que je l'avais espéré. Bien au contraire : tout en bois gris et pierres naturelles, avec de larges baies vitrées, il était discret et de bon goût.

— En effet, c'est… hum…

C'est tout ce que je trouvai à dire. J'aurais souhaité quelque chose de plus tape-à-l'œil, une sorte de meringue facile à dénigrer. À première vue, il n'y avait là rien de ridicule, rien qui puisse nous conforter dans notre mépris et consolider l'alliance entre Kai et moi. Que des

matériaux respectueux de l'environnement. Et l'affirmation d'immenses privilèges.

Une semaine dans un lieu pareil, me dis-je. Une semaine ! Je sentis l'accablement me gagner.

Kai abandonna son sac sur la table de la terrasse – un monstrueux bloc en pierre reposant sur deux pierres plus petites. Puis il se tourna vers la mer et respira à fond.

En mettant son chalet à notre disposition, Iris n'avait sans doute eu qu'un seul but : exciter ma jalousie. Qui étais-je donc pour être incapable d'imaginer qu'un tel endroit puisse exister ? Et qui était Iris pour mériter d'en être propriétaire ?

Je sortis mon téléphone, cherchai l'appli censée commander la serrure de la porte et entrai le code qu'elle m'avait donné. Il y eut un déclic et la porte s'ouvrit. Ce que je découvris à l'intérieur ressemblait davantage à un show-room de design scandinave qu'à un chalet où de vraies gens passeraient leurs vacances.

— Cette baraque doit bien valoir dans les vingt ou trente millions de couronnes, dis-je d'un air découragé.

— Sinon plus, répliqua Kai.

— Comment ont-ils fait pour obtenir un permis de construire ?

— Ils ont sans doute acheté une vieille bicoque, demandé un permis de démolir et fait construire ce chalet à la place.

— Mais il est grand comme un centre de conférences !

— Je descends jeter un coup d'œil sur ce fameux ponton, dit Kai.

— Je crois bien que tu deviens blasé, lançai-je en direction de son dos.

À force de faire des travaux dans des chalets au bord du fjord d'Oslo, plus rien ne l'impressionnait.

Contrastant avec les cris de mouettes et le vent du dehors, un silence absolu régnait à l'intérieur. Le sol me narguait avec ses lattes de parquet extra-larges.

Je vis Kai passer de profil devant la baie vitrée donnant sur la mer. En fait, c'était un véritable mur transparent.

Je garai ma valise à roulettes au milieu du séjour et regardai autour de moi.

Recouverts d'un lambris vertical en bois blond, les murs étaient ornés de ce que je qualifierais simplement d'art contemporain, faute de m'y connaître.

Une immense table de salle à manger en chêne avec des chaises assorties. Sans doute de fabrication artisanale. Devant le canapé, une énorme cheminée vitrée.

Je me tournai vers la cuisine. Les façades des placards et des tiroirs étaient du même bois que les lattes huilées du sol. Pas le genre d'installations qu'on trouverait chez un cuisiniste ordinaire.

Large d'une cinquantaine de centimètres, une machine à expresso trônait sur le plan de

travail en granit noir. Une plaque de cuisson à gaz, un four classique, un four à vapeur et un troisième four que je n'ai pas su identifier – tout cela dans un *chalet* !

Kai et moi avions renoncé à partir en vacances. Kai avait même hésité à prendre un congé. Certes, le bâtiment traversait une période difficile, le prix des matériaux avait augmenté et les gens hésitaient à faire construire. Mais ils faisaient faire de petits travaux, et son téléphone n'arrêtait pas de sonner.

Ce qui ne nous empêchait pas d'être constamment à court d'argent. Pourtant, nous travaillions tous les deux à plein temps, et nous faisions attention à tout.

Les autres parents semblaient n'avoir aucune difficulté à combler les besoins de leur progéniture en matière de sweats à capuche, de chaussures de marque et d'équipements de sports d'hiver valant un prix inversement proportionnel au nombre de plus en plus réduit de journées de neige par an. Kai et moi étions obligés de compter chaque sou.

J'étais écœurée. Je n'avais pas envie de rester dans ce chalet, je voulais faire demi-tour, rentrer à la maison. J'enverrais un SMS à Iris pour lui dire que nous avions eu un empêchement. Mais je compris soudain qu'elle avait sans doute vu sur l'appli que nous étions bel et bien arrivés. Et qu'elle attendait une confirmation de ma part.

Au milieu des œuvres d'art abstrait, il y avait une exception. Il s'agissait d'une photo accrochée entre la salle de bains et la plus grande chambre. C'était d'ailleurs une des rares preuves que des êtres en chair et en os occupaient parfois les lieux. Elle montrait une famille de quatre.

Deux garçons bronzés, du même âge que les miens, à la mine radieuse, aux épaules parsemées de grains de sable et aux cheveux décolorés par le soleil et l'eau de mer.

Iris, en bikini blanc, les lèvres écartées en un large sourire et le bras gauche caché par son téléphone.

Et le père, légèrement en retrait, regardant l'objectif d'un air viril et sûr de lui, bras musclés et joues rasées de près, arborant fièrement un tee-shirt blanc et une casquette à l'envers laissant dépasser quelques mèches blondes.

Iris avait manifestement trouvé son équivalent mâle.

Je fus soudain envahie d'une rage froide. Pourquoi le monde était-il si injuste, pourquoi les serveurs des cafés comprenaient-ils intuitivement que mes enfants et moi ne méritions pas d'être traités avec les mêmes égards qu'Iris et les siens ? Un bref coup d'œil leur suffisait pour nous jauger ; nos vêtements, notre coupe de cheveux, notre peau nous trahissaient immédiatement. Et, en plus, leur attitude nous paraissait normale !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Kai dans mon dos.

J'avais laissé échapper un soupir méprisant.

Je me tournai vers lui :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ici ?

— Viens voir le bateau ! dit-il d'un ton enthousiaste.

— Je suis fatiguée.

— Tu as faim, c'est tout. Je vais chercher les provisions.

Il s'en alla.

Les provisions. Du pain prédécoupé, du beurre, du jambon, du fromage, des tranches de concombre. Et la confiture sans morceaux dont Kai raffolait. Classe moyenne inférieure. Je respirai à fond : pas question de me laisser vaincre par Iris, de m'abaisser à pleurer sur moi-même.

Je sortis mon téléphone et lui envoyai un message :

"Bien arrivés. L'endroit nous plaît beaucoup."

Puis j'ajoutai un smiley.

Je regardai mon SMS désinvolte, assez contente de moi. Au bout de quelques instants, je vis apparaître la réponse d'Iris : trois petits points qui finirent par disparaître.

Je m'assis sur le canapé. En contemplant le panorama qui se déployait devant moi, je me dis que je devrais profiter de ces vacances pour imiter Kai. Avec un peu d'exercice, je parviendrais peut-être à adopter sa manière d'être. Contrairement à moi, il n'avait aucune disposition pour la jalousie et ne passait pas son temps à se comparer aux autres. Il se contentait de les regarder avec une curiosité amusée.

Je haïssais ce chalet. Tout simplement parce qu'il n'était pas à moi et ne le serait jamais. Et parce qu'il me faisait comprendre à quel point j'étais une ratée, située tout en bas de la chaîne alimentaire.

Mon téléphone se mit à vibrer. C'était un message d'Iris, cachant mal son dépit : "Parfait !", suivi d'un smiley dont je ne parvenais pas à décider s'il hurlait de rire ou grimaçait de douleur. Avec un léger sentiment de triomphe, je me dirigeai vers l'intimidante cuisine pour préparer des tartines.

Je n'irai pas jusqu'à dire que j'avais peur de revoir Iris Vilden. Plus ou moins inconsciemment, j'avais pourtant passé une bonne partie de ma vie d'adulte à tout faire pour l'éviter.

Après m'être installée à Oslo, j'avais vérifié son adresse à peu près une fois par an. Pour m'assurer qu'elle était suffisamment loin.

Iris avait toujours vécu près du centre-ville. Quant à moi, j'avais habité différents quartiers de l'Est, m'éloignant progressivement du centre pour échouer à Skillebekk, dans la commune de Nittedal. Au-delà des limites d'Oslo.

Avec son entreprise unipersonnelle spécialisée dans l'optimisation de l'espace – aménagement des combles, construction de lits escamotables, installation de bibliothèques sur mesure –, Kai se déplaçait dans toute la région. Moi, je ne bougeais jamais. Jour après jour, j'étais assise à mon bureau de la mairie de Nittedal, où j'avais trouvé un poste après avoir terminé mes études de droit. Depuis près de dix ans, je faisais des audits et

développais des programmes de contrôle de qualité – tâches pour lesquelles je me sentais à la fois sur- et sous-qualifiée.

Je mettais rarement les pieds dans le centre d'Oslo. Le risque de tomber sur Iris était relativement faible.

Puis, pour mon anniversaire, au mois de mai, Kai me fit la surprise de réserver des places au Palais des concerts. La troisième symphonie de Mahler n'était pas ma musique préférée et nous étions terriblement mal placés, mais cela n'avait aucune importance : qu'il ait pris l'initiative de réserver en ligne était le plus beau des cadeaux.

Et il faut bien se rendre à l'évidence : une heure et demie avec la Philharmonie d'Oslo, deux chœurs et une contralto, ça fait de l'effet. C'était grandiose. Même Kai était ému. Avec son costume qui le serrait, ses cheveux en bataille et sa barbe de trois jours, il n'avait pourtant rien du mélomane typique. D'autant que son nez cassé – un accident de travail – lui donnait un air légèrement mafieux.

À la sortie, il était tout pâle.

— Il faut que je boive quelque chose, dit-il.

Comme j'en avais également besoin, nous allâmes prendre une bière, puis une autre, dans un pub de Rosenkrantz' gate.

Alors que je m'apprêtais à dire qu'il était temps de libérer la baby-sitter, la porte s'ouvrit, un courant d'air froid pénétra dans le local et un cortège carnavalesque et bruyant envahit les lieux.

Je me tournai vers la porte et me figeai instantanément.

— Vite ! dis-je. Cache-moi !

Kai me regarda d'un air interrogateur.

— Cache-moi ! répétai-je.

Il ôta sa veste et la tint devant moi, tel un rideau.

— Il faut qu'on s'en aille ! dis-je à voix basse.

C'était une réaction instinctive, animale. Les bruits me semblaient étouffés par une couverture et je cherchais désespérément un moyen de fuir.

— Passons par le bar.

Kai me dévisagea, l'air ahuri.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je me levai discrètement et me dirigeai vers la sortie en rasant les murs. Kai finit par m'imiter. C'était un vendredi soir, le pub était bondé et je crus pouvoir me fondre parmi les fêtards, mais je vis du coin de l'œil qu'elle m'avait repérée.

— Karin ! cria-t-elle d'une voix rauque à l'autre bout du local.

Au lieu de faire semblant de ne rien entendre, je m'arrêtai net. Elle fendit la foule, tel un jaguar, et me barra la route au moment où j'atteignais le bar.

— *Shit !* s'exclama-t-elle en lançant un tentacule pour m'attraper le poignet.

Puis elle me serra contre sa joue tartinée de maquillage de scène.

— *Shit*, ça doit faire au moins…

Je la vis se livrer sans succès à un calcul mental.